

matérielles voisines de la gêne ou de la misère. La masse des cultivateurs est formée de pauvres gens que le poids des charges accable et qui n'ont pas les moyens d'améliorer leur vie quotidienne. Leur habitation n'est qu'une cabane (*tugurium*, *pisilium*), au toit de chaume, au sol de terre battue, munie d'un mobilier sommaire. Elle n'a pas changé d'aspect depuis des siècles. Leur vêtement de laine ou de toile est grossier. Leur nourriture est frugale. Le vilain, dit un prélat moraliste au commencement du XII^e siècle, ne boit jamais du fruit de sa vigne et ne tâte jamais d'un bon morceau, trop heureux s'il lui reste son pain noir et une part de son beurre ou de son fromage.

S'il a grasse oie ou la géline,
Un gastel de blanche farine,
A son seigneur tot le destine.

Il ne peut garder pour lui et les siens que le strict nécessaire. De par la loi sociale de son temps, il est tenu, dit l'évêque Adalbéron, avant toutes choses, de fournir aux classes possédantes « l'or, la nourriture, le vêtement ». Et un autre pieux publiciste, Etienne de Fougères, convient que le rôle du vilain est de « terres arer » (labourer), nourrir *aumailles* (bétail) pour le profit de ses maîtres,

Car chevalier et cleric, sans faille,
Vivent de ce qui travaille.

Mauvais système de culture, exactions, brigandages et guerres féodales, fléaux du ciel, épizooties, inondations, sécheresses, récoltes déficitaires, tout semble alors conjuré pour empirer la situation du peuple des travailleurs d'Occident. Comme on ne sait point aménager des réserves et comme chacun vit dans sa seigneurie, la famine sévit à l'état endémique. Cette sinistre ouvrière de mort promène continuellement ses ravages. De 970 à 1100, en France, on ne compte pas moins de *soixante* années où elle